LETTRE DES ARISTOCRATES DES TUILERIES, AU CI-DEVANT PRINCE DE CONDÉ; DÉNONCÉE A L'OPINION PUBLIQUE.

GRAND PRINCE,

On n'ignore plus en France que Votre Altesse se dispose à entrer dans le Royaume avec une Armée de huit mille hommes, qu'Elle espère de grossir de la foule des mécontens. Ce noble courage est digne, sans doute, de la grandeur de votre nom, & ce ne sont pas les Condé qui doivent craindre de porter

les armes contre leur Patrie. Mais permettez à quelques-uns de vos plus fidèles Serviteurs, de vous dépeindre les périls auxquels vous vous expofez, & de remplir les devoirs auxquels la reconnoiſſance les oblige envers vous.

Ceux qui entourent Votre Alteſſe lui ont donné de fauſſes idées de l'état actuel de la France; leur ambition ſoulève votre reſſentiment; leur haine aveuglée cherche à vous aveugler; & l'eſpoir de regagner, ſous vos drapeaux, le pouvoir qu'ils ont perdu, leur fait haſarder votre repos & votre gloire. Dans l'état ordinaire des choſes, les grands conduiſent & ſacrifient toujours les petits; dans les Révolutions, ce ſont les petits qui mènent les grands, & qui les immolent toujours à leurs intérêts. Un Hermite a fait les Croiſades & bouleverſé l'Europe & l'Aſie. Vos Aides-de-Camp, qui n'ont rien à perdre, vous perſuadent que la moitié de la France eſt pour vous, & ils vous trompent.

On dit à votre Alteſſe qu'elle n'aura pas

plutôt mis le pied ſur les terres de France, qu'une Armée de Mécontens ira ſe joindre à Elle : on ment impudemment à V. Alteſſe. Quelques Gentilshommes d'Auvergne, quelques Hobereaux montagnards, quelques Militaires perdus de têtes, voilà tout le cortège qui ſe prépare pour vous. Les Mécontens ſont partout contenus par une force majeure ; ils ſont épiés & notés ; chaque Ariſtocrate, comme on nous appelle, eſt très-connu dans ſa Ville, dans ſon Village, dans ſon Château. Ils ſont guettés ſur les routes, & quarante mille ſentinelles, appellées Municipalités, les obſervent à tous les paſſages. S'ils eſſayent de vous joindre, ils ſont perdus, & je ne réponds plus de leurs Châteaux.

Preſque tous les Officiers de l'Armée ſont mécontens, parce qu'ils ſont Nobles, ou qu'ils veulent faire croire qu'ils le ſont : mais vous ne penſez pas qu'ils déſertent leurs drapeaux pour s'expoſer à voir nommer à leurs emplois. C'eſt préciſément ce que les Révolu-

tionnaires demandent. Ils languiſſent de voir les Officiers faire cette échauffourée, afin de compoſer toute l'Armée dans le ſens de la Révolution. D'ailleurs, les Officiers prennent leur parti, ils comprennent que la partie n'eſt pas égale, & que, bon gré, mal gré, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'eſt de ſe ſoumettre au vœu de la majorité : ainſi ne comptez pas ſur eux.

Votre Alteſſe n'attend pas que les Procureurs, les Avocats, les Conſeillers aux Parlemens, changeront leur écritoire contre un mouſquet. Les Evêques, pauvres & ruinés, n'ont plus de crédit, même pour l'intrigue. Les Curés peuvent fanatiſer dans leurs Paroiſſes, mais ils ne vous donneront pas un Soldat. Vous voyez comment les Prêtres ont réuſſi en Bretagne, en Vivarais, en Alſace : ils ſe ſont rendus ridicules & odieux, & voilà tout.

Je vois donc votre Alteſſe réduite à faire une trouée avec ſes huit mille hommes, dans

un Royaume & dans un moment où trois millions d'hommes sont armés. Vous savez cependant, ou l'on vous cache, peut-être, MONSEIGNEUR, avec quelle célérité ils se portent sur-le-champ où est le péril ; comment les vingt, les trente mille hommes sont prêts à l'instant, combien ils brûlent de se battre ! quelle émulation les anime ! & que si la haine des Mécontens est grande, les Révolutionnaires ne sont pas moins acharnés à conserver, à tout prix, ce qu'ils appellent la Liberté.

Je ne sais si M. d'Autichamp a prévu tout ce qu'il faut pour prendre poste dans un pays ennemi, pour y traîner le canon, pour y camper, pour ramasser des vivres, pour payer le Soldat, pour lui fournir le nécessaire sur votre crédit, pour garder les rivières, les passages, les ponts ; car, ou vous ravagerez le pays, & votre Armée ne pourra pas y vivre, ou vous le ménagerez, & il faudra tout payer. Nous ignorons la force de votre caisse militaire.

Comptez-vous ſur le pillage & ſur le courage de vos Allemands, animés par l'eſpoir de s'enivrer de champagne ? Mais il faut arriver en Champagne. Ce n'eſt pas ici une guerre de ſièges. Le pays eſt ouvert. Vous trouverez, pour barrières, les Alſaciens, les Lorrains, les Bourguignons, par régimens, par compagnies, par pelotons. Vos Soldats ne pourront pas s'écarter pour ſe procurer des vivres, de l'eau, du fourrage : on les harcèlera de par-tout. Rappellez-vous, MONSEIGNEUR, comment, deux fois, deux puiſſantes Armées victorieuſes ont été chaſſées par les Payſans de Provence, à la honte des Impériaux. Ici, c'eſt une petite Armée qui aura à combattre trois cens mille François, toujours renaiſſans, & reproduits par-tout. Il eſt impoſſible qu'un ſeul échappe : ce ſera une véritable riſée.

Mais, Monſeigneur, c'eſt pour votre Alteſſe ſur-tout que nous craignons. Votre tête ſera à prix : on vous regardera comme un ennemi

de l'État ; chacun ſera jaloux de vous porter le coup fatal, & d'embuſcade en embuſcade, de combat en combat, il eſt difficile que vous échappiez à tant de bras. Ces périls peuvent vous paroître dignes de votre grand cœur : mais enfin, il faut un but quand on s'expoſe, il faut une eſpérance quelconque, & nous n'en voyons aucune pour vous, pas même celle d'une guerre civile & brouillée, où perſonne ne pût rien entendre. Ce trou que l'on vous propoſe de faire à la France, eſt un véritable trou à la lune.

Nous doutons que vous ſoyez ſoutenu par les Princes d'Allemagne : ils ont aſſez à faire à ſe préſerver de la contagion, & s'ils vouloient que la Révolution paſſât bien vite chez eux, ils n'auroient qu'à faire communiquer leurs Soldats avec les nôtres. Les petits Princes doivent ſavoir que s'ils peuvent paſſer le Rhin, nos Partiſans & nos Dragons peuvent le paſſer auſſi. Léopold, par ſa politique, ne fait que hâter le moment qu'il auroit pû & dû différer, de voir la France rompre avec la maiſon d'Autriche, & le Brabant, toujours expoſé, exiger de lui de grandes forces & une grande ſurveillance. On le conſeille donc auſſi mal que vous.

On vous trompe tous, MONSEIGNEUR : La Révolution eſt faite; elle eſt chère aux dix-neuf vingtièmes des François; ces François ne ſont pas ce que vous diſent nos Journaux ariſtocrates : ils ſont paſſionnés, exaltés; ils ne ſont point las des fatigues d'une Révolution; ils ſont prêts à tout faire pour ſoutenir la leur; ils ne ſont point dégoûtés de la Conſtitution nouvelle. Les Princes ont toujours l'habitude de regarder le tourbillon qui les entoure, comme renfermant l'Univers, & de prendre leurs courtiſans pour la Nation. Mais nous vous devons la vérité; V. A. connoît aſſez le vif intérêt que nous prenons à ſa gloire pour ne pas douter des motifs qui nous engagent à lui parler avec franchiſe. Elle prendra, là-deſſus, le parti que lui dictera ſa ſageſſe : mais notre cœur eſt ſoulagé.

Nous ſommes avec un profond reſpect, &c.

Cette Lettre a été trouvée à l'Abbaye le jour de la ſortie des Priſonniers faits aux Tuileries; qu'elle ſoit un effet de la leçon reçue, ou la force de la vérité qui l'ayent dictée, c'eſt ce que nous ignorons; ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette Lettre étant tombée dans les mains d'un Patriote, il s'eſt empreſſé d'en faire part à ſes Concitoyens par la voie de l'impreſſion, après avoir mis l'original à la Poſte.

DE L'IMPRIMERIE CIVIQUE.